



COMMENTAIRE DE TEXTE DE

VICTOR HUGO

« LES CHÂTIMENTS »

Introduction

Poète et romancier prolifique, Victor Hugo tient une place de choix dans le paysage littéraire français en raison de la grande variété de son œuvre mais aussi de son engagement politique. Contraint à l'exil en raison de son opposition à la prise de pouvoir de Napoléon III, il rédige en 1853 « Les châtiments », recueil de poésies engagées dans lequel il fustige le Second Empire. Le poème final du recueil, « Ultima Verba » constitue une attaque virulente à l'égard de Napoléon III et de son règne. Ce poème est une déclaration d'insoumission de la part du poète.

Nous nous pencherons dans cette étude sur les vers 17 à 44 de ce poème en identifiant les procédés rhétoriques employés par le poète afin de convaincre ses destinataires pour mieux aborder dans une seconde partie la portée contestataire de son œuvre.





1. Un poème à portée argumentative

1.1. Des destinataires clairement identifiés

Dès le premier vers, les destinataires de ce poème sont clairement identifiés : « *Mes nobles compagnons* ». L'emploi du possessif « mes » souligne la proximité entre l'auteur et ses destinataires, dans une intention unificatrice. L'adjectif épithète « nobles » met quant à lui l'accent sur un lien commun : celui du sentiment de révolte face à la prise de pouvoir par Napoléon Bonaparte. Au-delà de la pure tradition rhétorique, le poète use ainsi de la prétérition en feignant s'adresser à un public déjà conquis alors qu'il va en réalité multiplier les arguments en faveur de la révolte.

1.2. Un appel à la révolte collective

L'emploi du pronom personnel « nous » au deuxième vers agit comme une parole unificatrice. Le but est de mieux impliquer le lecteur pour l'amener à adhérer à la cause du poète : « *Et la République est là qui nous unit* ». La République fait office de figure maternelle et rassemble sous le même drapeau les Français déçus du second empire. Les liens se tissent dans la révolte et la puissance peut se développer par une prise de position claire. La parole poétique symbolise donc ici l'expression collective de la révolte et tend à inclure les plus sceptiques par l'emploi d'un « nous » attractif. Séduit par la force du nombre, le lecteur ne peut qu'apporter son crédit à l'argumentation du poète pour mieux se laisser convaincre.

2. L'exil comme engagement politique

2.1. Une parole prophétique

Condamné à se plier sous « *le sac de cendre qui (le) couvre* », Victor Hugo fait pourtant preuve de bravoure en usant de sa « voix » et de sa « bouche » pour manifester sa révolte de manière oratoire : « *Je serai, sous le sac de cendre qui me couvre, La voix qui dit : malheur ! La bouche qui dit : non !* ». L'éloignement physique auquel le contraint l'exil ne fait que renforcer le poids de la parole qui revêt une dimension quasi prophétique. Loin de son pays, le poète embrasse une vision globale des événements et fait preuve de la sagesse relative au recul dont il dispose. Gar





valeurs républicaines, il manifeste son acharnement afin de signaler qu'un changement est possible et multiplie l'emploi de la première personne du singulier pour faire valoir l'authenticité de sa démarche: « *Moi, je te montrerai, César, ton cabanon.* », « *Je croiserai les bras, indifférent, serein.* », « *Je resterai proscrit, voulant rester debout.* ». La fin du poème résonne ainsi comme une sentence sans appel. Le poète ne flanchera pas, quand bien même fût-il seul à mener bataille.

*« Si l'on n'est plus que mille, eh bien, j'en suis ! Si même
Ils ne sont plus que cent, je brave encor Sylla ;
S'il en demeure dix, je serai le dixième ;
Et s'il n'en reste qu'un, je serai celui-là ! »*

2.2. Le choix de l'exil

Contraint de quitter son pays, Victor Hugo semble pourtant se satisfaire d'un exil qui l'éloigne d'une politique qu'il ne peut cautionner. Malgré la douleur de l'éloignement, le retour est impossible car il résonnerait comme une abdication « *Je resterai proscrit, voulant rester debout.* ». Cette décision n'est pourtant pas exempte de douleur et le poète revient ainsi à plusieurs reprises sur la tentation du retour qu'il doit perpétuellement combattre :

*« O France ! France aimée et qu'on pleure toujours,
Je ne reverrai pas ta terre douce et triste,
Tombeau de mes aïeux et nid de mes amours !*

*Je ne reverrai pas ta rive qui nous tente,
France ! Hors le devoir, hélas ! J'oublierai tout. »*

L'ampleur de son renoncement ne donne que plus de poids à sa révolte et force le respect du lecteur. Condamné à vivre loin du pays qu'il chérit, Victor Hugo se résigne pour mieux faire son combat, quitte à ne plus jamais revoir la France: « *J'accepte l'âpre exil, n'eût-il ni fin ni*





Conclusion

Grâce à l'emploi avisé de procédés rhétoriques, Victor Hugo investit dans ce poème sa réputation d'une portée sentimentale afin de mieux inciter le lecteur à adhérer à sa cause. Farouche opposant à la politique de Napoléon III, le poète se positionne comme une figure emblématique de la résistance et préfère vivre l'exil comme un choix inhérent à l'expression de sa révolution que de le subir en simple victime. Symboliquement, le 2 décembre 1852 (jour de la proclamation de l'empire) « Ultima Verba » clôt ainsi « Les châtiments » par l'expression d'un inébranlable en le retour des valeurs républicaines.





TEXTE C - HUGO, *Les Châtiments*, VII,17, 1853, « Ultima verba », v. 37 à 64.

Louis-Napoléon Bonaparte a été élu Président de la Seconde République en décembre 1848. Le 2 décembre 1851, il s'autoproclame Empereur par un coup d'Etat. Il exerce dès lors un pouvoir dictatorial et réprime l'opposition républicaine. Hugo s'exile et compose *Les Châtiments*, recueil poétique destiné à discréditer le régime de Napoléon III.

ULTIMA VERBA¹

[...]

Mes nobles compagnons, je garde votre culte ;
Bannis², la République est là qui nous unit.
J'attacherai la gloire à tout ce qu'on insulte ;
Je jetterai l'opprobre³ à tout ce qu'on bénit !

- 5 Je serai, sous le sac de cendre qui me couvre⁴,
La voix qui dit : malheur ! la bouche qui dit : non !
Tandis que tes valets te montreront ton Louvre,
Moi, je te montrerai, César⁵, ton cabanon⁶.

- 10 Devant les trahisons et les têtes courbées,
Je croiserai les bras, indigné, mais serein.
Sombre fidélité pour les choses tombées,
Sois ma force et ma joie et mon pilier d'airain !

- Oui, tant qu'il sera là, qu'on cède ou qu'on persiste,
O France ! France aimée et qu'on pleure toujours,
15 Je ne reverrai pas ta terre douce et triste,
Tombeau de mes aïeux et nid de mes amours !

- Je ne reverrai pas ta rive qui nous tente,
France ! hors le devoir, hélas ! j'oublierai tout.
Parmi les éprouvés je planterai ma tente :
20 Je resterai proscrit², voulant rester debout.

J'accepte l'âpre exil, n'eût-il ni fin ni terme ;
Sans chercher à savoir et sans considérer
Si quelqu'un a plié qu'on aurait cru plus ferme,
Et si plusieurs s'en vont qui devraient demeurer.

- 25 Si l'on n'est plus que mille, eh bien, j'en suis ! Si même
Ils ne sont plus que cent, je brave encor Sylla⁷ ;
S'il en demeure dix, je serai le dixième ;
Et s'il n'en reste qu'un, je serai celui-là !

Jersey, 2 décembre 1852.

¹ *Ultima verba* : mes derniers mots

² bannis : exilés, chassés, même sens pour *proscrit*, désigne les Républicains refusant le Coup d'Etat de Louis-Napoléon.

³ je jetterai l'opprobre à : j'attacherai le déshonneur à.

⁴ *le sac de cendre qui me couvre* : le sac et la cendre sont dans la Bible les marques de la fonction prophétique et les symboles du deuil.

⁵ César : désigne l'empereur Napoléon III.

⁶ cabanon : cellule où l'on enferme les fous dangereux.

⁷ *Sylla* : dictateur romain qui élimina ses opposants par les massacres et l'exil ; désigne ici Napoléon III.

